

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

23 juin 1863.

Le Bulletin de Paris annonce que c'est à tort qu'on a parlé de l'envoi au Mexique d'un sénateur chargé de l'organisation administrative et financière du pays. Ce qui paraît certain, c'est que le gouvernement de l'Empereur a l'intention de fonder un établissement maritime à Tampico et diverses exploitations métallurgiques dans le Sonora, ainsi que dans la Basse-Californie. Des ingénieurs, à la tête de plusieurs compagnies d'ouvriers des mines, prendront incessamment passage sur un des vaisseaux en partance à Brest pour cette destination.

L'Observer, de Londres, dit que la réponse de la Russie aux Notes des puissances sera le signal de la paix ou de la guerre. On accordera la liberté à la Pologne, dit cette feuille, ou la continuation des bons rapports entre la Russie et les puissances deviendra impossible.

Des dépêches privées de New-York annoncent qu'un mouvement s'est produit ces derniers jours dans cette ville.

Plusieurs meetings y ont eu lieu en faveur de la paix. Un entre autres, tenu le 9 juin, a réuni 32,000 personnes environ.

Les orateurs ont blâmé la conduite du gouvernement, et l'assemblée entière s'est prononcée pour la cessation de la guerre. On s'est séparé en poussant de formidables hurrahs, mais sans qu'aucun désordre ait signalé cette réunion.

La Correspondance Havas publie la circulaire contenant les instructions données par ordre de l'Empereur de Russie au général Mouravieff. Ce document, que nous reproduisons plus loin, est d'une telle gravité qu'il est impossible désormais d'attendre du gouvernement russe la moindre concession. C'est l'anéantissement de la Pologne qui vient d'être ordonné.

Que deviennent, en présence de cette perspective, les efforts de la diplomatie ?

La Correspondance Générale, de Vienne,

publie les nouvelles suivantes en date de Corfou, 14 juin :

« Les préparatifs qu'on fait ici pour l'arrivée du Roi des Hellènes autorisent à croire que Georges I^{er} restera à Corfou longtemps, sinon d'une manière permanente. On aurait jugé que le Roi ne pouvait pas occuper le château royal d'Athènes avant que la dynastie de Bavière n'eût renoncé nettement à son droit de propriété. »

J. Reboux.

Pologne.

Un télégramme de Cracovie, en date du 20, nous fournit ces nouvelles :

« Dans le palatinat de Kalisch, district de Wielun, un détachement de 140 insurgés, cerné par 600 Russes, est parvenu à se faire jour à travers les rangs ennemis. »

« Dans le palatinat de Cracovie, à Gory, a eu lieu une escarmouche de cavalerie, avec des pertes insignifiantes pour les insurgés, mais leur chef Boncza a été blessé. »

« On parle de mutinerie parmi les Cosaques du Don stationnés dans le royaume ; ils demanderaient à retourner dans leur pays avec leur butin. »

On lit dans le *Czas* :

« Il se confirme que les Russes ont été mis en déroute dans l'arrondissement de Biala. Les insurgés ont fait prisonniers, dans cette affaire, le général russe Maninskin qu'ils ont condamné à être fusillé. »

Un fait d'une haute gravité est signalé par un télégramme de Hambourg du 21 juin :

« L'insurrection a éclaté dans le Gouvernement de Smolensk. Le plus riche seigneur de la contrée, M. Vonlarski, est à la tête du mouvement. Les Russes ont été battus par les insurgés. »

On écrit de Varsovie, le 14 juin, au *Journal de Dresde* :

« On assure qu'aux exécutions qui ont déjà eu lieu, d'autres vont s'ajouter bientôt. Les lettres de Wilna donnent des nouvelles atroces. On se raconte que l'archevêque Semaszko (du culte russe), de Wilna, avait invité à dîner le général Mouravieff, mais ce dernier lui a fait répondre : *Je ne suis pas venu ici pour me mettre à table, mais pour faire table rase.* »

La Correspondance Havas nous communique le document suivant :

Instructions au général Mouravieff.

Saint-Petersbourg, mai 1863.

Sa Majesté Impériale, attachant la plus haute importance à la répression immédiate des troubles qui ont éclaté dans quelques districts des provinces lithuaniennes, a daigné nommer S. Exc. M. le général Mouravieff, gouverneur général et commandant en chef de l'armée du gouvernement de Wilna, etc. Connaissant les sentiments hostiles de la noblesse de ces provinces envers le czar et la Russie, Son Excellence doit employer les mesures les plus énergiques contre ceux qu'il suppose être favorables à la rébellion.

Son Excellence doit se laisser renseigner par les marchands de la noblesse sur les dispositions des propriétaires à l'égard du czar et elle prendra les mesures qu'elle jugera convenables contre les suspects.

Son Excellence doit instruire, par tous les moyens, les paysans des intentions paternelles du czar pour eux, et leur présenter dans les propriétaires leurs ennemis et leurs oppresseurs. Si Son Excellence le trouve convenable, elle fournira des armes à ceux des paysans qui sont attachés au czar et à la Russie.

Son Excellence doit sévir avec la plus grande énergie contre le clergé catholique, qui est l'instigateur de la rébellion actuelle. Elle doit se faire dresser une liste des prêtres suspects, et elle prendra contre eux les mesures les plus énergiques.

En ce qui concerne les rebelles, Son Excellence fera fusiller immédiatement les chefs qui tombent en notre pouvoir, et prendra les mesures qu'elle jugera les plus convenables contre les prisonniers.

Si les circonstances le commandent, Son Excellence peut prendre des mesures contre les familles qui comptent des membres dans les rangs des insurgés. Son Excellence doit s'opposer à certaines démonstrations des femmes, et pour les empêcher, elle adoptera, même contre elles, des mesures sévères.

Si Son Excellence ne trouve pas suffisantes les forces qui sont actuellement en Lithuanie, elle doit demander immédiatement des renforts.

Son Excellence doit donc, en résumé, employer tous les moyens qu'elle jugera nécessaires à la pacification immédiate. Sa Majesté ayant daigné lui conférer pleins pouvoirs.

Chancellerie impériale.

Ainsi que le fait observer le *Pays*, jamais ordres plus violents et laissant plus

de place aux abus d'un pouvoir discrétionnaire n'avaient été signés par un gouvernement, depuis les instructions célèbres que le Comité de Salut Public donnait en 1793 à ses commissaires.

Malgré les bulletins mensongers que le gouvernement de Juarez fait publier tous les jours pour annoncer de prétendues victoires remportées par Comonfort et par Ortega, la plus vive inquiétude règne dans la capitale.

La garnison de la ville se compose de six à sept mille hommes qui crient beaucoup, mais qui ne paraissent pas faire partie des corps d'élite, car les meilleurs troupes et les meilleurs officiers de l'armée mexicaine sont à Puebla.

On a élevé quelques travaux dans le but de mettre la capitale en état de défense. Parmi eux, les plus importants se composent d'une série de retranchements et d'ouvrages de campagne construits près de la chaussée d'Ayoitla sur la route de Puebla.

On en a construit d'autres du même genre à la porte de Belen, à la porte Saint-Antoine, au lieu dit Molino del Rey, ainsi que sur les routes de Guadalupe et de Queretaro. Ces divers ouvrages doivent être reliés entre eux ; mais le général du génie qui dirige les travaux ne se presse pas, parce qu'il a la conviction que les Français n'arriveront pas avant le mois de décembre ou le mois de janvier prochain devant Mexico.

Juarez espère que Puebla arrêtera l'armée du général Forey pendant tout l'été, que les chaleurs feront subir de grandes pertes aux Français, et que s'ils parviennent à se rendre maîtres de la place, ils ne pourront empêcher Ortega d'en sortir avec ses troupes pour venir défendre la capitale.

La ville de Mexico, par sa nature, prête beaucoup à la défense ; mais pour pouvoir soutenir un siège avec avantage, il lui faudrait une armée nombreuse et solide, un matériel de guerre considérable, un général d'un grand mérite et une armée de soutien sérieuse et bien commandée ; or, à la date du 25 avril, elle ne possédait pas ces éléments. Depuis, il n'est pas probable qu'elle les ait acquis.

Sans rien préjuger il est permis de penser, d'après les détails qui précèdent, que Mexico ne fera pas une longue résistance lorsque l'armée française victorieuse se présentera devant ses murs après la prise de Puebla, événement qui a déjoué tous les calculs de Juarez et de ses partisans. — Baudouin. (*Moniteur de l'Armée*).

The Press, de Londres, dit tenir, de source très digne de foi que Mexico n'est pas disposée à faire une sérieuse résistance. Il a été récemment élevé des travaux de terre au sud-ouest de la ville, mais, outre ce fait que ces travaux même bien armés ne sont pas assez formidables pour arrêter les Français, il n'y a pas d'armée pour les défendre. Le Gouvernement de Juarez s'appuyait sur la petite division du général Comonfort et sur l'armée d'Ortega pour faire une dernière halte sous les murs de Mexico, si les Français parvenaient à prendre Puebla.

L'habile tactique du général français a déjoué tous ces calculs. La division de Comonfort a été mise en déroute et l'armée d'Ortega faite prisonnière. La route de Mexico est ouverte aux Français, et rien ne saurait empêcher l'heureuse issue de cette expédition.

Le journal anglais ajoute ces renseignements intéressants dont nous lui laissons la responsabilité :

« Maintenant les Français vont organiser l'administration au Mexique. Les transports la *Drôme* et le *Forfait*, ayant ordre de se rendre au Mexique, ont à bord un grand nombre de mineralogistes et d'ingénieurs. La plupart débarqueront à Acapulco, sur la côte du Pacifique ; leur mission est d'exploiter les mines d'or de Sonora. D'autres ingénieurs doivent faire un rapport sur le meilleur mode de creuser un canal destiné à relier les deux mers. On compte plus de cent vingt savants et ingénieurs. »

« Dernièrement, l'Empereur lui-même a proposé un plan d'organisation d'une armée indigène sous les ordres d'officiers français. Ce plan doit être envoyé au général Forey. L'Empereur n'a pas perdu de vue une idée de grande importance, celle de régénérer la race latine et d'élever de l'autre côté de l'Atlantique une barrière assez forte pour résister à l'invasion incessante des Anglo-Saxons. L'objet de l'expédition française sera poursuivi énergiquement jusqu'à la réalisation du programme de Napoléon III, qui tend non-seulement à la régénération des Mexicains, mais encore à l'exploitation de la Sonora. La chute de Puebla et la prise inévitable de Mexico exerceront une importante influence sur la guerre d'Amérique. »

FEBILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 24 JUN 1863.

— N° 11. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE

CHAPITRE X.

RODRIGUEZ ET PAULA. — LES BIENS DU PROCRIT.

Après l'arrivée du marquis, une gaieté douce, une intimité charmante régnèrent dans le petit cercle réuni au salon de dona Madalena. Paula, de plus en plus attirée vers la marquise, lui témoignait une franche sympathie et une affectueuse confiance. Rodriguez jouissait à la fois et de sa présence et de l'impression favorable que ses manières attrayantes produisaient sur M^{me} de Valida ; et Joséfa prodiguait à son amie tant de délicates attentions qu'elle en oubliait de jeter, comme de coutume, un regard de fierté sur le marquis dont elle s'enorgueillissait comme une sœur s'enorgueillit de son frère.

Déjà il était nuit, et l'on pouvait craindre que la visite trop prolongée de Paula ne lui attirât le mécontentement de sa mère, quand arriva de Caracas un exprès

envoyé par la comtesse. Paula et ses amis s'effrayèrent tout d'abord, pensant que son état s'était aggravé. Mais le message ne s'adressait qu'au marquis. La comtesse le pria de venir la voir le soir même ; elle avait à lui parler par suite d'une circonstance urgente et imprévue concernant la vente des propriétés.

Rodriguez fit seller un cheval, mais avec l'espoir pourtant d'obtenir une place dans la voiture de Paula.

Après avoir baisé la main à la marquise et embrassé Joséfa, qui toutes deux l'accompagnaient jusqu'à son riche et un peu lourd équipage, Paula s'y élança. D'un coup d'œil, le marquis interrogea sa mère et, croyant lire un encouragement dans les yeux de dona Madalena, il fut d'un bond à côté de la jeune fille. Un domestique fut chargé de conduire le cheval à Caracas pour le retour de son maître.

Don Rodriguez craignait bien un peu d'avoir déplu à Paula par la liberté qu'il avait prise. L'obscurité l'empêchait de consulter sa physionomie. Heureusement, le ton gracieux et naturel dont elle lui répondit quand il entama la conversation, suffit pour calmer ses inquiétudes.

« Je ne sais pas encore, lui dit-il, quelle circonstance détermine M^{me} votre mère à me mander auprès d'elle. Mais si elle est de nature à retarder la conclusion de la vente, je ne m'en plaindrai certainement pas ; car je crains que la comtesse ne se propose de quitter Caracas une fois ses affaires terminées. »

« Cet exil me sera bien pénible, à moi aussi ! » répondit Paula.

Ainsi s'engagea un entretien qui peu à peu devint décisif pour l'avenir des deux jeunes gens. C'était la première fois qu'ils se trouvaient si complètement tête à tête ;

personne ne pouvait ni les épier, ni les interrompre ; assis tout près l'un de l'autre, ils s'effleurèrent du bras au moins cahot. Ajoutez à cela le souvenir de cet aveu involontaire, de cet aveu muet qui avait éclaté un jour dans leurs regards, le feu de la jeunesse qui embrasait leurs cœurs, la clarté décisive répandue autour d'eux par les astres de l'hémisphère austral, et vous comprendrez pourquoi leurs lèvres ne purent contenir plus longtemps le secret de leur amour.

Peu importe en quels termes ils l'épanchèrent. Paula n'essaya plus de dissimuler ce que sa physionomie avait trahi tant de fois. Elle exprima seulement la douleur de ne pouvoir s'abandonner à une inclination qui eût embelli toute sa vie. Quant à Rodriguez, il jura de tout faire pour conquérir la main de Paula.

Et elle reposait dans la sienne, cette main destinée à un autre, à un homme qui n'était pas aimé, et elle répondait à son étreinte, et il la pressait, sans rencontrer de résistance, sur son front, sur ses yeux et sur ses lèvres !

« Moins nous avons jusqu'ici de chances d'être unis un jour, dit-il enfin, plus nous devons ancrer notre espérance sur la fidélité que nous nous garderons mutuellement. »

« Vous oubliez que je suis fiancée. »

« J'ai confiance dans votre énergie : vous ne vous laisserez pas imposer des chaînes détestées. Ce serait un crime contre vous, contre moi, contre le Ciel même, que d'épouser don Escudero. Suivre à l'autel un homme qu'on n'aime pas, c'est un malheur, mais échanger avec lui les serments sacrés du mariage, quand le cœur appartient à un autre, c'est un

crime. Votre amour est ma propriété, et je défendrai mes droits. »

Paula ne contredire point ces paroles ; elles lui causaient un trop délicieux ravissement. A la vérité, elle ne formait encore aucun projet ; elle ne savait pas quelle serait désormais sa position à l'égard de ses parents et d'Escudero ; et pourtant elle ne pouvait se défendre de partager les espérances de Rodriguez.

« Me promettez-vous que nulle puissance de la terre ne sera assez forte pour me ravir votre amour ? demanda-t-il d'une voix caressante. »

« Je le promets ! » répondit-elle haut et ferme, au moment où la voiture s'arrêtait devant la porte du palais del Tesoro.

Quelque chose de bien extraordinaire devait s'être passé, pour que dona Louisa voulût conférer avec le marquis à pareille heure et malade comme elle l'était ; car il la trouva plus souffrante qu'il ne l'avait jamais vue. Elle eut beaucoup de peine à rassembler assez de forces pour l'instruire de ce qu'elle désirait.

Trop discret pour demander des explications plus claires, le marquis se con-

tenta de répondre qu'il était prêt à conclure quand elle le voudrait.

La comtesse fit venir son notaire et des témoins, entre autres don Antonio d'Huerta. Avant minuit, le contrat de vente était signé, et l'on convint que les intéressés seraient à dix heures du matin au Palais de justice pour faire légaliser l'acte. La comtesse promit de s'y rendre, quel que fût son état de santé, tant elle attachait de prix à éviter le moindre retard.

A l'heure dite, Rodriguez, nanti de la somme nécessaire pour payer comptant, attendait dona Louisa au Palais de justice. Mais, au bout d'une demi-heure, la comtesse ne se présentant point, ni personne de sa part, il se rendit lui-même chez elle pour s'informer de la cause de ce retard. Le majordome, accoutumé à le voir entrer à toute heure du jour, lui dit : « M^{me} la comtesse est dans sa chambre ; elle allait se faire porter en palanquin au Palais de justice, quand la visite d'un étranger l'en a empêchée. M. le marquis sera certainement le bienvenu. »

En approchant de l'appartement de dona Louisa, Rodriguez entendit des voix courroucées et des sanglots. Jugant son intervention nécessaire, il entra sans frapper et trouva avec les deux dames del Tesoro ce même inconnu qu'il avait rencontré aux archives. Paula était assise sur une chaise, les joues humides et l'air consterné. Dona Louisa et Lopez se tenaient en face l'un de l'autre, dans l'attitude d'adversaires ayant la ferme résolution de ne céder à aucun prix. L'apparition de Rodriguez suspendit un moment la querelle. Puis la comtesse lui dit, avec une fierté vraiment unique dans la circonstance :

« Vous arrivez à propos, M. le marquis. »